



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 Costume de Bal masqué, Domino Turc de gros de Naples garni de velours, Des
 magasins de la Reine Elisabeth, rue neuve des petits Champs N^o 55. Turban
 Turc orné de perles d'Or. Exécuté par M^l Croizat.

PETIT COURRIER DES DAMES

Annales des Modes et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femmes, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement. Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

Au bal donné dernièrement par M^{me} la comtesse de D****, on a remarqué que beaucoup de jeunes et jolies danseuses s'étaient donné le mot pour avoir des parures exactement pareilles, ce qui produisait le meilleur effet dans les quadrilles. On signalait parmi les toilettes du meilleur goût celle d'une jeune dame, dont la garniture de robe se composait d'une suite d'espèces d'étoiles, dont les rayons étaient des marabouts et le milieu une petite rosace bleue. La coiffure de cette dame était une simple guirlande à la péruvienne, également en marabouts; elle avait seulement sur le front un nœud en perles fines, au milieu duquel brillait un magnifique diamant.

—Depuis très-long-tems les parures en perles fines, ne se plaçaient guère que dans les colliers, sur les peignes, aux boucles d'oreilles; mais depuis quelque tems elles servent à orner les robes. Nous avons vu dernièrement une robe blanche



dont le corsage était orné de perles fines de la plus grande beauté. Les épaulettes étaient aussi couvertes d'espèces de brandebourgs également enrichis de perles. Cette parure faisait le meilleur effet, mais elle devait être d'un prix exorbitant.

— Dans les grandes maisons où le bal est coupé par un souper ou par un ambigu, l'usage est d'établir un vaste buffet qui rivalise souvent en luxe et en beauté, avec les plus brillants magasins d'orfèvrerie de la capitale. Toutes les richesses du maître sont étalées dans cette circonstance, et permettent d'admirer plus d'un chef-d'œuvre que, sans cette mode, on ne croirait peut-être pas notre industrie capable de produire. Cet usage, sous ce dernier rapport, nous a paru digne d'être connu et surtout d'être encouragé. Ce sont de petites expositions partielles qui tournent au profit des arts.

— Les derniers berrets qui ont paru aux plus brillantes soirées étaient surmontés de cinq plumes plates, dont trois, placées sur la partie relevée du berret, semblaient destinées à donner de l'élégance et une sorte de majesté à la coiffure, tandis que les deux autres plumes, placées du côté penché du berret et tombant en spirale sur l'épaule, rappelaient tout ce que la coquetterie et la grâce pouvaient inventer de plus attrayant; en somme cet assemblage de passes différentes produisait le plus charmant résultat. C'est particulièrement un berret de gaze bleue, orné de chefs d'argent et de plumes bleues, sortant du magasin de M^{me} Mure, qui a fixé à la fois nos observations et notre admiration.

— Beaucoup de berrets se font en gaze ou en crêpe; on les orne de nœuds et d'aigrettes. Ceux en gaze, couleur oiseau de paradis, ornés d'accessoires noirs et de plusieurs aigrettes imitant la queue d'un oiseau de paradis, sont d'un goût et d'une élégance parfaits. Les petits bonnets en blonde noire, ayant une résille de rouleaux de satin pour fond et une guirlande de fleurs roses ou bleues sur le front, sont de plus en plus admis pour les jolis négligés.

— Bien que le jour des noces soit le *plus beau jour de la vie*, et que les feux de l'amour et de l'espérance semblent devoir animer le cœur de la jeune fiancée, il paraît qu'il n'existe plus d'imaginations assez ardentes pour faire oublier les rigueurs de la saison aux nouvelles épouses que l'hymen

appelle aux pieds de ses autels. A en juger du moins par le costume des plus jolies mariées, nous pouvons affirmer que cet hiver a vu réunir le soin de la santé au choix de l'élégance; aux robes de tulle et de blonde, dont la transparence glaciale refroidissait jusqu'à la vue des spectateurs, ont succédé les robes de satin blanc garnies de cignes ou de blonde; le Boa en cigne, qui accompagne les premières, préserve la poitrine sans rien enlever à la grâce, et sur celles garnies en blonde on peut aujourd'hui draper un riche cachemire sans que le bon goût en médise. C'est sans doute un grand pas vers les mœurs, que d'avoir pu réprimer cet usage barbare qui forçait une jeune fille de se vêtir des plus légers tissus, souvent dans la saison des plus rudes frimas.

— Parmi les étoffes pour robes habillées, la grenadine cerise quadrillée en noir ou jaune paille quadrillée en noir, nous a paru une des plus jolies; en général les carreaux noirs se trouvent sur tous les fonds de couleur et sur tous les genres de tissus: malgré que les étoffes d'hiver semblent offrir trop de consistance pour former de jolies garnitures, on voit cependant une quantité de volans pareils aux robes, et qui sont d'un joli effet par la fermeté même de leurs plis. Les franges en chenille deviennent la garniture préférée pour les robes en velours, mais bien que cette dénomination semble indiquer un ornement modeste, nous pouvons certifier à nos élégantes qu'il est facile de faire entrer deux cents francs dans cette simple garniture de chenille.

— La chenille s'emploie encore pour être serpentée autour des rouleaux en satin qui garnissent les robes de velours ou de riches étoffes. La mantille de blonde, formée par le double rang qui entoure le haut du corsage à partir de chaque épaule, est presque de rigueur avec les robes de soirée; on voit cependant des corsages drapés qui ne sont bordés que par une petite blonde posée à plat, et qui entoure la poitrine. Une robe de velours cerise, garnie de trois rangées de martre roulée, le corsage bordé de même, et un boa croisé sur la poitrine, nous a paru une très-jolie toilette.

— La rigueur de la saison fait toujours conserver une espèce de vogue aux chapeaux de velours, pour les toilettes du matin ou de visites. Le goût des marchandes de modes se fait seulement remarquer dans la disposition et la couleur des ornemens.

Les plumes de touckan, pour garnitures de robe, sont devenues le *nec plus ultra* de l'élégance, tant par leur prix élevé, que par la difficulté de se procurer le rare et beau plumage de ces jolis oiseaux de l'Inde; nous nous empressons de prévenir les dames qui sont jalouses de faire usage d'une parure aussi élégante, que quatre cents peaux de touckans sont à vendre chez M. Magny, marché Saint-Honoré, n° 30.

ESQUISSES MORALES ET PHILOSOPHIQUES.

BAL MASQUÉ.

Quel est ce costume bizarre? m'écriai-je, en entrant l'autre jour chez la jeune comtesse de Valrive. On vous prendrait pour un avocat.—Je vais ce soir au bal masqué, me répondit-elle, j'ai fait prendre chez Babin ce grand domino noir, et puisque vous voilà, je veux que vous soyez mon chevalier. Mais, surtout, soyez discret; je ne veux pas que personne soit instruit de mon projet, je ne le confie qu'à vous.

Je promis le silence, et m'engageai à revenir, le soir, chercher la comtesse, dans une voiture de place qu'elle me chargea de retenir, pour mieux assurer *l'incognito*. J'étais tout fier de l'emploi qu'elle voulait me donner, et pourtant j'étouffais un soupir, en pensant que je ne devais tant de confiance qu'à mes cheveux gris.

A minuit, j'étais encore chez moi; l'heure du rendez-vous était venue, je fermai le *Traité de la Sagesse* que je m'étais mis à parcourir, et j'allai à l'hôtel de Valrive demander la comtesse. Elle était prête, nous partîmes aussitôt, et en quelques minutes nous arrivâmes à l'Opéra.

Nous étions à peine entrés, que la comtesse me dit : Vous êtes toujours grave et disposé à tout observer d'un œil sévère. Vous aurez ici de quoi exercer votre esprit, je vous donne votre liberté pour une heure, et je prends la mienne; à deux heures précises trouvez-vous au foyer, devant le buste de Quinault, nous sortirons ensemble. Elle avait à peine achevé, qu'elle s'échappa; je vis sa grande robe noire se confondre au milieu de tous ces costumes bizarres, et bientôt je cessai de la distinguer.

Dans quel monde nouveau je me trouvais ! Je me rappelle qu'il y a trente ans, j'avais déjà assisté à ces saturnales du grand

monde. Mais que mes dispositions étaient différentes ! Alors, la foule me plaisait, je retrouvais sous d'élégans *dominos* les femmes que j'avais vues dans le monde ; elles s'approchaient de moi, j'obtenais quelque attention : je me souviens qu'une fois, une jolie main pressa la mienne, à la suite d'une longue conversation, où l'esprit, la sensibilité, la coquetterie même, avaient employé toutes leurs armes ; je n'ai jamais pu savoir quelle femme s'était cachée sous le masque qui servait de passeport à tout ce que la passion a de plus délicat, et le cœur de plus tendre ; mais je n'oublierai de ma vie cette heure de volupté, ces discours séducteurs, et cet éternel adieu.

Je ne pouvais plus espérer d'avoir un rôle à jouer dans cette grande comédie *impromptu*, je voulus rester simple spectateur. Il y avait quelque charme à demeurer calme et froid au milieu de tout ce bruit. Je m'amusaïs de la liberté de quelques femmes, à qui leur déguisement donnait de l'assurance, de la naïveté empruntée de quelques autres, et de l'étonnement de tant d'hommes, que le monde n'avait point familiarisés avec ces apostrophes brusques, et ces attaques de conversation.

Tout à coup, je me sentis frapper sur l'épaule : Vous ici, mon vieux philosophe, s'écria une voix que je reconnus aussitôt ; c'était Ernest de Sainval, que je ne m'attendais pas à trouver non plus à l'Opéra. Je lui témoignai mon étonnement ; il me dit qu'il était venu comme moi, pour observer ce spectacle curieux, et m'assura qu'il y trouvait beaucoup d'ennui et peu de plaisir : il avait l'air embarrassé ; il me parlait d'un air distrait. Je m'aperçus bientôt qu'il ne m'avait abordé que pour se faire une contenance, et que ses regards étaient attachés sur deux *dominos* qui se donnaient le bras, et paraissaient suivre un entretien fort animé. Le bal masqué, poursuivait-il, nous présente les femmes dans leur vrai jour ; vous les voyez toutes changeant à chaque instant de conversation, passant d'un masque à l'autre, inconstantes, légères, capricieuses. Je ne le laissai pas continuer : Ernest, lui dis-je, pensez-vous me tromper ? vous êtes ici le jouet de quelque intrigue, et, avec la fureur qui suit l'inexpérience, vous voilà accusant toutes les femmes, parce que vous vous croyez trahi ; quand vous connaîtrez le monde, vous mettrez moins d'abandon dans vos affections, moins de colère dans vos disgrâces ;

croyez-moi, on ne vous tient compte ni de votre exaltation, ni de votre fureur : est-ce ici que vous devez chercher la sincérité et la franchise ? Comme je parlais ainsi, le *domino* qu'il considérait se sépara de son compagnon, et Ernest me quitta pour se mettre à sa poursuite.

Deux heures devaient bientôt sonner : j'allai m'asseoir auprès de Quinault ; un *domino* rose vint me prendre par le bras : c'était la comtesse. Je ne pus savoir pourquoi elle avait changé de costume ; elle paraissait fort mécontente, et m'entraîna brusquement : elle m'interrogea avec beaucoup de soin, sur ce que j'avais vu et entendu, et parut prendre un grand intérêt à ma conversation avec Ernest. Il est bien jeune encore, me dit-elle en descendant de voiture, et je la quittai sans savoir si je devais me féliciter d'être arrivé à l'âge où la froideur nous sauve des coquettes et des bals masqués.

MÉLANGES.

— Le besoin d'innover se fait tellement sentir, qu'il n'est aujourd'hui aucune branche de l'industrie, des arts ou de la littérature, qui n'offre à l'esprit quelqu'aliment nouveau. Tout est bon, pourvu que l'on ait l'air d'inventer. Ce besoin, qui ne paraît encore nullement satisfait, surtout pour ce qui regarde particulièrement la littérature dramatique, met les auteurs dans la nécessité de se jeter dans des sentiers qui n'ont jamais été frayés ; et voilà pourquoi nous sommes chaque jour témoins des essais qu'ils tentent pour satisfaire la curiosité des spectateurs exigeants qui se réunissent aujourd'hui dans nos salles de spectacles. Ces réflexions nous conduisent naturellement à parler de l'ouvrage nouveau que l'on vient de représenter à la Comédie-Française sous le titre de *Louis XI à Péronne*, drame historique en cinq actes. Il est peu de personnes qui ne connaissent le roman de *Quentin Durward*, sorti de la féconde imagination de *Walter Scott* ; on est convenu que le romancier avait cette fois égalé les plus véridiques historiens dans le récit d'un des plus singuliers événemens du règne de Louis XI, surtout dans la peinture du caractère de ce monarque, qui jouit, dans sa patrie, d'une célébrité que peu de princes doivent désirer. L'ouvrage nouveau, qui est de M^r Mély-Janin, n'est autre chose qu'un résumé de ce roman, partagé en cinq parties, et dans lequel l'auteur s'est

plu à placer les traits les plus saillans que l'on remarque dans la production du romancier écossais. Par ce moyen une analyse détaillée en est à peu près inutile; mais l'apparition de ce nouveau drame semble déjà le signal d'une guerre littéraire. Les uns crient au scandale, à l'innovation, au romantisme, à la violation des règles de l'unité, des lois d'Aristote; les autres applaudissent à un changement que les besoins de l'époque, disent-ils, exigent impérieusement. Pour nous, spectateurs pacifiques de ces grandes discussions, nous nous contenterons de parler de l'impression qu'a pu produire sur nous l'essai tenté par M^r Mély-Janin. Le drame de *Louis XI* est froid, et n'a pas l'intérêt dont le roman est rempli; cependant la représentation est loin d'en être fatigante. La figure de Louis se dessine bien au milieu de l'intrigue resserrée par l'auteur, et les détails sont arrangés avec beaucoup d'adresse. Cette pièce a obtenu un succès qui n'a été contesté que pour la forme, par quelques personnes; on peut donc lui prédire une vogue qui ne finira point de si tôt, et d'autant plus que l'administration a tout fait pour l'assurer, par une mise en scène on ne peut plus exacte, par la richesse des décorations et des costumes. *Louis XI* sera vertement critiqué, mais tout le monde voudra l'aller voir.

— On ne parle plus de *Pygmalion* à l'Académie-Royale de Musique; le sculpteur grec est rentré dans les cartons, peut-être pour n'en plus sortir, et a cédé le pas au *Moïse* de Rossini, déjà connu au Théâtre Italien. Voilà le premier ouvrage qui remplacera le joli ballet d'*Astolphe et Joconde*.

— Trois grandes solennités dramatiques se préparent à Paris. Ce sont les représentations au bénéfice de Huet (à l'Opéra-Comique), de Lecomte et d'Éric Bernard (à l'Odéon), et de M. Alexandre Piccini (aux Variétés). Ce dernier, dont les démêlés avec l'administration de l'Académie-Royale de Musique ont dernièrement occupé le public, a obtenu cette faveur en récompense de ses nombreux travaux, et surtout comme ayant été pendant long-tems chef d'orchestre au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Cette représentation ne saurait manquer d'être avantageuse au bénéficiaire, car elle est composée de manière à piquer vivement la curiosité. On doit y donner le *Tailleur de Jean-Jacques*, joué par Potier, une pièce du Vaudeville, les *petits Savoyards*, représentés par

M^{mes} Dormeuil et Jenny Vertpré, et enfin la fameuse, la célèbre et l'illustre tragédie de maître André le perruquier, *le Tremblement de Terre de Lisbonne*. Ce que la représentation de cet ouvrage, déjà si curieux par lui-même, offrira de plus piquant, c'est qu'il sera joué par tous les acteurs remplissant, à Paris, l'emploi de Comiques. On parle d'un divertissement ajouté à cette pièce, et qui sera dansé par les artistes de l'Opéra.

Le fameux *Jocko* vient de reparaitre au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, et d'y obtenir un nouveau succès. La fin tragique du pauvre singe du Brésil, sert de transition au *Mariage de Raison* que l'on voit toujours avec plaisir.

— Vendredi 23 février, M^r Comte donnera, dans sa jolie salle, passage Choiseul, une représentation des plus extraordinaires au bénéfice des pauvres du deuxième arrondissement. On s'adressera, pour la location des loges et pour les billets pris à l'avance, au Bureau de charité, rue Neuve-St.-Roch, n^o 9, et au théâtre de M^r Comte.

ANNONCE.

—M. Ansman, coiffeur breveté du roi, vient d'inventer des peignes qui offrent l'avantage de crêper et lisser les cheveux, avec beaucoup plus de facilité et de célérité qu'aucun des peignes employés jusqu'à ce jour. Comme ils ont plusieurs rangées de dents, ils n'ont point l'inconvénient de nouer ou de casser les cheveux; d'un seul coup ils les crèpent. Ces peignes, revêtus de la marque de l'inventeur, ne se trouvent que chez M. Geslin, rue Saint-Honoré, N^o 188, à Paris.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Petit-Courrier des Dames, rue Richelieu, N^o 47 bis, et rue St.-Louis, N^o 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin
A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34 Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 450.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.